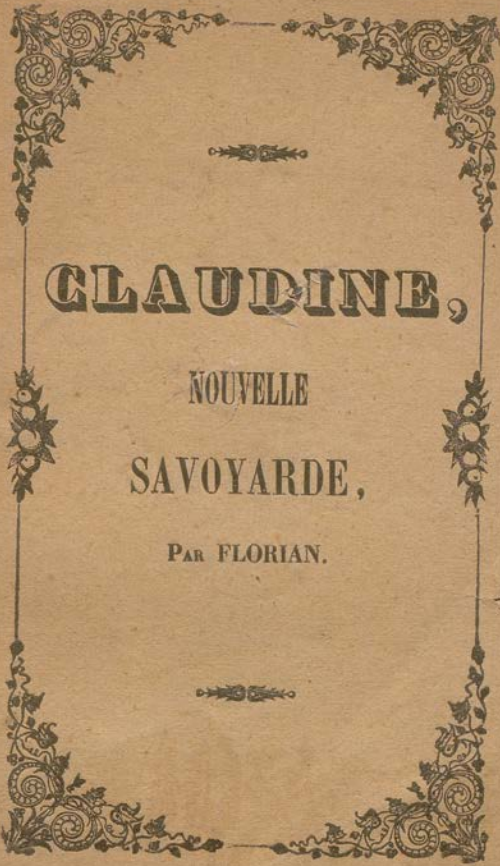


R  
4



**CLAUDINE,**

NOUVELLE

**SAVOYARDE,**

PAR FLORIAN.

OR  
644

**CLAUDINE,**

NOUVELLE

**SAVOYARDE,**

PAR FLORIAN.

---

**ÉPINAL,**

**PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE**

---

75.452

---

## CLAUDINE,

### NOUVELLE SAVOYARDE.

---

Au mois de juillet 1788, me retrouvant dans ce Ferney qui, depuis la mort de Voltaire, ressemble à des châteaux déserts qu'ont jadis habités les gé-nies, je résolus d'aller visiter les fameux glaciers de Savoie. Un Genevois de mes amis eut la bonté de m'accompagner. Je ne décrirai point ce voyage; il faudrait, pour le rendre intéressant, imiter ce style exalté, sublime, inintelligible aux profanes, dont un voyageur ne peut guère se passer à présent, pour peu qu'il ait fait deux lieues, et qu'il ait une âme sensible; il faudrait ne parler que d'extases, d'étreintes, de tressaillements, et j'a-voue que ces mots, devenus si simples, ne me sont pas encore assez familiers. J'ai vu le Mont-Blanc et la mer de glace, et la source de l'Aveyron. J'ai contemplé long-temps en silence ces rochers terribles, couverts de frimas, ces pointes de glace qui percent les nues, ce large fleuve qu'on appelle une mer, suspendu tout-à-coup de son cours, et dont les flots immobiles paraissent encore en fureur; cette voûte immense formée par la neige de tant de siècles, d'où s'élançe un torrent blanchâtre, qui roule des blocs de glaçons à travers des débris de rocs. Tout cela m'a

frappé de terreur et pénétré de tristesse ; j'ai cru voir l'effrayante image de la nature sans soleil, abandonnée au dieu des tempêtes. En regardant ces belles horreurs j'ai remercié l'Être tout-puissant de les avoir rendues si rares ; j'ai désiré mon départ pour repasser dans la vallée, la délicieuse vallée de Maglan. C'est là que je me promettais de consoler mes yeux attristés, en voyageant lentement dans ce riant paysage, en contemplant sur les rives de l'Arve ces riches tapis de verdure, ces bois tranquilles, ces prés émaillés, ces chaumières, ces maisons éparses où mon imagination m'offrait un vieillard entouré de sa famille, une mère allaitant son fils, deux jeunes amants venant de l'autel. Voilà le spectacle qui plaît à mes yeux ; voilà les aspects qui touchent mon cœur, qui lui donnent des souvenirs doux ou des désirs agréables.

O mon bon ami Gesner ! vous pensiez bien comme moi, vous qui, né dans le pays le plus varié, le plus pittoresque de la terre, le plus propre à vous fournir des descriptions toujours différentes, n'avez jamais, comme tant d'autres, abusé de l'art d'écrire, n'avez jamais cru qu'un tableau, quelque brillant que fût son coloris, pût se passer de personnages ! Vous chantez les bocages sombres, les prés verdoyants, les ruisseaux limpides ; mais des bergers, des pasteurs, y donnent des leçons d'amour, de piété, de bienfaisance. En vous lisant, les yeux satisfaits parcourent les sites que vous avez peints ; l'âme, plus satisfaite encore, se nourrit d'utiles préceptes et jouit d'une émotion douce.

Telles étaient les idées qui m'occupaient, à Chamouny, lorsque je descendais le Montanverd, en revenant de la mer de glace. Après deux heures d'une marche pénible, j'arrivai près de la fontaine où je m'étais reposé le matin. Je voulais m'y reposer encore ; car, en aimant peu les torrents, je fais grand cas des fontaines. D'ailleurs j'étais excédé, quoique bien indigne de mes fatigues. Je priai mon brave et honnête guide, qui s'appelait François Paccard, de s'asseoir à côté de moi, et nous commençâmes alors une fort bonne conversation sur les mœurs, sur le caractère, sur la manière de vivre des habitants de Chamouny. Le bon Paccard m'intéressait par le récit de ces mœurs si simples, dont on aime à s'entretenir, quand ce ne serait que pour les regretter, lorsqu'une jolie petite fille vint m'offrir un panier de cerises. Je le pris et le lui payai. Dès qu'elle fut éloignée, Paccard me dit en riant : Il y a dix ans qu'à la place où nous sommes il en coûta cher à l'une de nos jeunes paysannes, pour être ainsi venue présenter des fruits à un voyageur. Aussitôt je priai Paccard de me raconter cette histoire. Elle est un peu longue, me répondit-il : j'en ai su jusqu'aux moindres détails par M. le curé de Salanches, qui joua lui-même un grand rôle dans cette aventure. Je pressai Paccard de me répéter ce qu'il avait appris du curé de Salanches ; et tous deux assis contre deux sapins, mangeant ensemble nos cerises, Paccard commença son récit.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, que notre vallée de Chamouny n'était pas, il y a dix ans,

aussi célèbre qu'elle l'est aujourd'hui. Les voyageurs ne venaient point nous apporter leurs louis d'or pour voir notre neige glacée et pour ramasser nos petits cailloux. Nous étions pauvres, ignorants du mal; et nos femmes, comme nos filles, occupées du soin du ménage, étaient encore plus ignorantes que nous. Je vous dis ceci d'avance, pour que vous excusiez un peu la faute que fit Claudine. La pauvre enfant était si simple, qu'il était bien facile de la tromper.

Claudine était fille du vieux Simon, laboureur au Prieuré. Ce Simon, que j'ai bien connu, puisqu'il n'est mort que depuis deux ans, était le syndic de notre paroisse. Tout le pays le respectait à cause de sa probité. Mais son caractère était naturellement sévère: il ne se passait rien à lui-même, et il ne passait pas grand' chose aux autres: on le craignait autant qu'on l'estimait. Celui de nos habitants qui aurait eu dispute avec sa femme, ou bu quelques coups de trop le dimanche, n'aurait pas osé parler à Simon de toute la semaine. Nos petits enfants ne faisaient plus de bruit quand il passait; ils lui étaient bien vite leurs chapeaux, et ne recommençaient leurs jeux que lorsque M. Simon était loin.

Simon était demeuré veuf de Madelaine sa femme, qui lui avait laissé deux filles. Nannette, l'aînée, était assez bien de figure; mais Claudine, la cadette, était un ange pour la beauté. Son joli visage rond, ses beaux yeux noirs remplis d'esprit, ses grands sourcils, sa petite bouche qui ressemblait à cette cerise, son air d'innocence et

de gaieté lui faisaient des amoureux de tous les jeunes garçons de notre village; et, quand elle venait danser le dimanche avec son juste de drap bleu serré sur sa taille fine, son chapeau de paille garni de rubans, et son petit bonnet rond, qui pouvait à peine contenir ses longs cheveux, c'était à qui retiendrait son tour pour danser avec Claudine.

Claudine n'avait que quatorze ans; sa sœur Nanette en avait dix-neuf, et demeurait toujours à la maison pour prendre soin du ménage. Claudine, comme la plus jeune, allait garder le troupeau sur le Montanverd; elle portait son dîner, sa quenouille, et passait sa journée à filer, à chanter, ou à jaser avec les autres bergères; le soir, elle revenait chez Simon, qui, après le souper, lisait à ses filles quelque histoire de la Bible, leur donnait sa bénédiction, et tout le monde allait dormir. Dans ce temps-là, les étrangers commencèrent à venir voir nos glaciers. Un jeune Anglais, nommé M. Belton, fils d'un riche négociant de Londres, en passant par Genève pour aller en Italie, eut la curiosité de faire le voyage de Chamouny. Il vint descendre chez madame Couteran, et le lendemain, à quatre heures du matin, il monta le Montanverd, pour aller voir la mer de glace, conduit par mon frère Michel qui maintenant est le doyen des guides. Il en revenait vers les onze heures, et se reposait comme nous à cette même fontaine, quand Claudine, qui gardait par-là ses moutons, le voyant fort échauffé, vint lui offrir des fruits et du lait qu'elle avait pour son dîner. L'Anglais la re-

mercia, la regarda beaucoup, causa quelque temps avec elle, et voulut lui donner cinq ou six guinées que Claudine refusa ; mais la pauvre Claudine ne refusa point de mener M. Belton voir son troupeau, qu'elle avait laissé parmi ces grands arbres. L'Anglais pria son guide de l'attendre, et s'en fut avec Claudine. Il y demeura deux bonnes heures. Vous dire la suite de leur conversation, c'est ce que je ne pourrais, puisque personne ne les entendit. Il suffit que vous sachiez que M. Belton partit le même soir, et que Claudine, en revenant chez son père, était pensive, rêveuse, assez triste, et portait à son doigt un beau diamant vert que l'Anglais lui avait donné. Sa sœur lui demanda d'où venait ce diamant. Claudine lui répondit qu'elle l'avait trouvé. Simon, d'un air mécontent, prit aussitôt la bague et la porta lui-même chez madame Couteran, afin qu'on découvrit la personne qui l'avait perdue. Aucun voyageur ne la réclama. M. Belton était déjà bien loin, et Claudine, à qui l'on rendit le diamant, devint chaque jour plus triste.

Cinq ou six mois se passèrent. Claudine, qui tous les soirs rentrait avec les yeux rouges, prit enfin le parti de se confier à sa sœur Nanette. Elle lui avoua que le jour où elle avait rencontré M. Belton sur le Montanverd, M. Belton lui avait dit qu'il était amoureux d'elle, qu'il voulait s'établir à Chamouny, pour ne plus la quitter, et pour l'épouser. Moi, je l'ai cru, ajouta Claudine, il me l'a juré plus de cent fois : il m'apprit que ses affaires le forçaient de retourner à Genève, mais qu'avant quinze jours il serait ici, qu'il y

achèterait une maison, que notre mariage se ferait tout de suite. Il s'est assis près de moi, m'a embrassée en m'appelant sa femme, et m'a donné cette belle bague, comme l'anneau des mariés. Je n'ose pas vous en raconter davantage, ma sœur, mais j'ai de grandes inquiétudes, je suis malade, je pleure toute la journée, et j'ai beau regarder le chemin de Genève, M. Belton ne revient point.

Nanette, qui venait de se marier, pressa de questions la pauvre Claudine. Elle apprit enfin, après bien des larmes, que l'Anglais avait indignement trompé cette simple et malheureuse fille, et que Claudine était grosse.

Comment faire ? comment annoncer ce malheur au terrible M. Simon ? Le lui cacher était impossible. La bonne Nanette n'augmenta point le désespoir de sa sœur par des reproches inutiles ; elle chercha même à la consoler, en lui faisant espérer un pardon qu'elle savait bien qu'on n'obtiendrait pas. Après avoir réfléchi long-temps avec elle, Nanette, d'après son consentement, alla trouver notre bon curé, lui confia tout sous le secret, et le supplia d'instruire son père, de l'adoucir, de lui faire voir que la faute de Claudine était le crime du méchant Anglais, de prendre enfin tous les moyens de sauver l'honneur ou du moins la vie à la pauvre malheureuse. Notre curé, fort triste de cette nouvelle, se chargea de l'annoncer, et se rendit chez Simon à l'heure où il était sûr que Claudine était sur le Montanverd.

Simon, selon sa coutume, lisait l'Ancien Tes-

tament. Notre bon curé s'assit près de lui, parla des belles histoires qui se trouvent dans ce divin livre, admira surtout celle de Joseph lorsqu'il pardonne à ses frères, celle du grand roi David lorsqu'il pardonne à son fils Absalon, et d'autres que je ne sais point, mais que M. le curé sait. Simon était de son avis. M. le curé lui disait que Dieu nous a voulu donner ces exemples de miséricorde, afin qu'en étant doux et miséricordieux envers nos frères, comme Joseph, envers nos enfants, comme David, nous méritions de trouver aussi la même compassion dans notre père commun. Tout cela était arrangé bien mieux que je ne l'arrange; mais vous comprenez que notre curé préparait petit à petit le vieillard à la mauvaise nouvelle. Simon fut long-temps à l'entendre : il l'entendit à la fin ; et, se levant aussitôt, pâle, tremblant de colère, sauta sur le fusil avec lequel il tuait les chamois, pour aller tuer sa fille. Le curé se jeta sur lui, le désarma, le retint ; et, tantôt lui parlant avec force de ses devoirs de chrétien, tantôt l'embrassant, le plaignant, le serrant contre sa poitrine, il fit tant, que le vieux Simon, qui jusq' alors avait eu les yeux secs, les lèvres blanches, tout le corps tremblant, retomba dans son fauteuil avec ses deux mains sur son front, et se mit à fondre en larmes.

Le curé le laissa pleurer quelque temps sans rien lui dire; ensuite il voulut raisonner avec lui des mesures que l'on pouvait prendre pour sauver l'honneur de Claudine. Mais Simon l'interrompit : Monsieur le curé, lui dit-il, on ne sauve

point ce qui est perdu ; chaque moyen que nous prendrions nous rendrait coupables nous-mêmes par les mensonges qu'il faudrait faire. Cette malheureuse ne doit plus rester ici ; elle y serait le scandale de tous et le supplice de son père ; qu'elle s'en aille, M. le curé ! qu'elle vive, puisque l'infâme peut vivre ; mais que moi je meure loin d'elle ; qu'elle parte aujourd'hui même ; qu'elle sorte de notre pays, et que jamais elle ne se présente devant mes cheveux blancs qu'elle a déshonorés.

M. le curé voulut essayer de fléchir Simon. Ses efforts furent inutiles. Simon répéta l'ordre positif de faire partir Claudine. Notre bon curé s'en allait tristement, lorsque le vieillard courut après lui, le ramena dans sa chambre, ferma la porte, et lui remettant une vieille bourse de peau remplie d'une cinquantaine d'écus : M. le curé, lui dit-il, cette malheureuse va manquer de tout ; donnez-lui ces cinquante écus, non pas de ma part, gardez-vous en bien, mais comme une charité de vous : dites-lui que c'est le bien des pauvres que la compassion vous fait donner au crime ; surtout ne parlez pas de moi... Et si vous pouviez écrire à quelqu'un pour lui adresser, lui recommander... Je connais votre humanité, je ne veux ni rien vous dire, ni rien savoir.

Le curé ne lui répondit qu'en serrant sa main : il courut rejoindre Nanette qui l'attendait dans la rue, plus morte que vive. Rentrez, lui dit-il, rentrez dans la chambre de votre sœur ; faites un paquet de toutes ses hardes ; prenez tout généralement, et venez l'apporter chez moi ; je ne puis

vous parler que là. Nanette obéit en pleurant : elle se doutait bien de ce qui arrivait , et mit dans le paquet de Claudine ses propres habits , son linge , avec le peu d'argent qu'elle possédait. Elle revint ensuite chez notre curé , qui lui raconta son entretien avec Simon , lui remit une longue lettre pour le curé de Salenches , et lui dit :

Ma chère enfant , aujourd'hui même il faut conduire votre sœur à Salenches , vous lui direz ce qui s'est passé. Il est inutile que je la voie ; mon ministère m'obligerait à lui faire des reproches qui seraient trop cruels dans ce moment. Vous lui remettrez cette bourse à laquelle je vais joindre quelques écus de mes épargnes ; vous lui donnerez cette lettre pour mon confrère le curé de Salenches ; vous la mènerez jusqu'à son presbytère , où il n'est pas nécessaire que vous entriez ; vous reviendrez ensuite auprès de votre père , qui a besoin de vous , mon enfant , de vous , dont la sagesse et la vertu adouciront , je l'espère , les chagrins que lui donne votre sœur. Allez , ma fille ; partez tout à l'heure ; nous nous reverrons demain.

Nanette , en soupirant , prit le paquet , la lettre , la bourse , et s'en alla sur le Montanverd. Elle trouva Claudine couchée par terre , pleurant et se désolant. Nanette lui ménagea tant qu'elle put les ordres qu'elle apportait ; mais quand Claudine fut instruite qu'il fallait s'en aller sur-le-champ , elle poussa des cris horribles , s'arracha les cheveux , se meurtrit le visage , en répétant toujours : Je suis chassée , mon père me donne sa malédiction ; tuez-moi , ma sœur , tuez-moi , ou

je me jette dans ce précipice. Nanette l'embrassait et la contenait. Elle fut plusieurs heures à la calmer , en lui donnant l'espérance que Simon s'apaiserait un jour , en lui promettant de l'aller voir souvent , de ne jamais l'abandonner. Enfin elle décida Claudine à partir , et toutes deux , à la nuit tombante , prirent le chemin de Salenches , en évitant de passer par notre village , où , malgré l'obscurité , la pauvre Claudine aurait cru que tout le monde lisait sa faute sur son front.

La route fut triste , comme vous pensez ; elles n'arrivèrent qu'au point du jour. Nanette ne put se résoudre à paraître avec sa sœur devant M. le curé de Salenches. Elle fit ses adieux à Claudine avant d'entrer dans la ville , la tint long-temps serrée contre son sein , lui remit tout ce qu'elle avait pour elle , et la quitta presque aussi désolée que sa malheureuse sœur.

Dès que Claudine se vit seule , tout son courage l'abandonna. Elle alla se cacher dans la montagne , et y passa la journée sans prendre aucune nourriture , résolue de se laisser mourir. Cependant quand la nuit fut venue , elle eut peur , et s'achemina vers la ville , où elle demandait à voix basse la maison de M. le curé. On la lui indiqua. Elle frappa doucement ; une vieille gouvernante vint ouvrir.

Claudine s'annonça de la part de M. le curé du Prieuré. La gouvernante la conduisit aussitôt vers son maître qui soupait dans ce moment tout seul au coin de son feu. Claudine , sans oser lever les yeux , sans oser dire une parole , lui remit la lettre en tremblant , et tandis que le curé lisait en se

rapprochant de sa lumière, la pauvre fille couvrit son visage de ses deux mains, et se mit à genoux près de la porte.

M. le curé de Salenches est un brave et digne homme : toute sa paroisse le chérit et le respecte comme un père. Quand il eut fini la lettre, et qu'en retournant la tête il vit cette jeune fille à genoux, toute baignée de larmes, il se mit à pleurer aussi. Il la releva, loua son repentir, lui fit espérer le pardon d'une faute qui lui causait tant de douleur, la força de manger, malgré ses refus, et rappelant sa gouvernante qui était sortie, il la chargea de préparer un lit pour Claudine. Claudine, toute étonnée de voir quelqu'un qui ne la méprisait pas, lui baisa les mains sans répondre, et baisait celles de la gouvernante qui s'empressait de la faire souper. Le curé, assis près d'elle, lui parlait avec amitié, ne disait pas le moindre mot qui pût lui rappeler son malheur : il demandait des nouvelles du bon curé son confrère ; il racontait les bonnes actions que ce digne pasteur avait faites, et se plaisait à répéter que la plus belle comme la plus douce fonction de leur ministère, était de consoler les malheureux et de ramener les cœurs égarés. Claudine l'écoutait avec un respect, avec une reconnaissance qui l'empêchait de manger ; elle le regardait avec des yeux pleins de larmes : il lui semblait voir un ange du ciel, que Dieu lui envoyait pour la relever. Quand son souper fut fini, la gouvernante vint l'avertir que sa chambre était prête. Claudine alla se coucher bien plus calme : elle ne dormit pas, mais du moins elle reposa.

Dès le lendemain au matin, le bon curé courait Salenches pour trouver un petit logement, où Claudine pût accoucher. Une vieille femme qui vivait seule, et qui s'appelait madame Félix, offrit une chambre, en promettant le secret. Claudine y vint à la nuit. Le curé voulut payer trois mois de sa pension d'avance, et madame Félix convint avec lui de faire passer Claudine pour une de ses nièces mariée à Chambéry. Tout fut arrangé. Il était grand temps, car la fatigue du chemin, les peines, les agitations qu'avait éprouvées Claudine, lui donnèrent des douleurs dès le même soir. Quoiqu'elle ne fût grosse que de sept mois, elle accoucha d'un garçon beau comme le jour, que madame Félix tint sur les fonts de baptême et qu'elle nomma Benjamin.

Le curé voulait tout de suite envoyer cet enfant en nourrice : mais Claudine le pria tant, lui dit avec tant de pleurs qu'elle aimait mieux mourir que d'être séparée de son petit Benjamin, qu'il fallut le lui laisser, du moins pour les premiers jours ; et quand ces premiers jours furent passés, la tendresse de la mère pour son fils se trouva plus forte. Le curé, parla raison, lui représenta qu'elle rendait impossible son retour à Chamouny et sa réconciliation avec son père. Claudine l'écoutait en baissant les yeux, et ne répondait à tout cela qu'en embrassant Benjamin.

Le temps s'écoula, Claudine achevait sa nourriture, et demeurait toujours chez madame Félix, qui l'aimait de tout son cœur. Les cinquante écus de son père, ceux que Nanette avait mis dans le paquet, suffisaient pour payer sa pension.

Cette bonne Nanette n'osait point venir voir sa sœur à Salenches, mais elle portait tout ce qu'elle pouvait économiser chez notre bon curé, qui le faisait passer à son confrère. Ainsi Claudine ne manquait de rien : il lui fallait si peu de chose ! Elle ne sortait jamais que les dimanches pour aller à la première messe. Le reste du temps, elle le passait avec son fils et la vieille, qui, ayant été autrefois maîtresse d'école à la Bonne-Ville, apprit Claudine à bien lire, à bien écrire, et lui donna une sorte d'éducation. Claudine enfin n'était pas malheureuse, le petit Benjamin était charmant ; mais ce bonheur ne pouvait pas durer.

Dix-huit mois se passèrent. Benjamin marchait déjà tout seul. Claudine avait si bien profité des instructions de la bonne madame Félix, qu'elle se trouvait en état d'instruire un jour elle-même son fils. Ce fils devenait de plus en plus aimable. Claudine ne pouvait se lasser de l'admirer ; elle n'était occupée que de lui, et ne songeait qu'à l'aimer, quand le curé de Salenches vint la trouver un matin.

Ma chère fille, lui dit-il, lorsque je vous ai recueillie, lorsque j'ai couvert votre faute du manteau de la charité, mon projet était de mettre votre enfant en nourrice, de le faire élever dans un village, et de lui donner ensuite les moyens de gagner sa vie. J'espérais, pendant ce temps, apaiser la colère de votre père, l'engager à vous reprendre dans sa maison, où votre repentir, votre modestie, votre amour pour la sagesse et le travail, lui auraient fait oublier les chagrins que vous lui causâtes. Cette conduite était la seule

raisonnable, la seule qui pût vous rendre l'amitié de votre père et l'estime de vos amis. Vous seule vous vous y opposez ; votre tendresse passionnée pour votre fils, votre résolution de ne jamais le quitter, vous exilent à jamais de la maison paternelle. Comment voudriez-vous que Simon vit cet enfant ? Que pourrait-il être à ses yeux, à ceux de tout votre village, qu'un sujet éternel de honte et de douleur ? Vous avez assez de raison, assez de cœur, assez d'esprit, pour sentir qu'il faut renoncer à votre enfant, ou à votre père, à votre famille, à votre pays. Je lis dans vos yeux que votre choix est fait : mais je dois vous représenter que vous ne pouvez pas rester ici toute la vie chez une pauvre et bonne femme qui vous est tendrement attachée, je le sais, qui vous demandera peut-être de ne jamais vous séparer d'elle, mais à qui son indigence ne permet pas de vous garder pour rien. Je ne puis moi-même vous continuer les faibles secours que je vous ai donnés, parce qu'ils sont le bien de tous les malheureux, et qu'après avoir rempli vis-à-vis de vous les devoirs que me prescrivait votre situation, je serais coupable d'abandonner les autres infortunés, pour satisfaire un amour que j'excuse, qui m'attendrit, mais que je ne dois pas encourager. Vous me répondrez que vous pouvez vivre très-facilement avec l'argent que votre sœur a la bonté de vous faire passer : mais cet argent est pris sur sa subsistance, sur celle de sa famille et de son mari. Nanette travaille à la terre, tandis que vous caressez Benjamin ; Nanette vous envoie le fruit de sa peine, et Nanette n'a

point fait de faute. Je le demande à votre cœur, ma chère fille, devez-vous recevoir long-temps ces bienfaits ? Il ne vous resterait qu'une ressource, ce serait de vous mettre en service, soit à Genève, soit à Chambéry. A votre âge, avec votre figure, entourée peut-être de mauvais exemples, ce parti vous exposerait à bien des périls. D'ailleurs, je doute qu'avec un enfant que vous ne voulez pas quitter, vous trouviez des maîtres qui vous reçoivent. Pensez à toutes ces considérations ; réfléchissez-y mûrement : je vous donne deux jours. Vous me direz à quoi vous vous êtes déterminée ; et je vous promets de faire encore pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire.

Après ce discours, le curé sortit, laissant Claudine dans une grande incertitude et dans une affliction plus grande. Elle sentait la vérité de tout ce que le sage curé venait de lui dire : elle sentait encore mieux qu'il lui serait impossible de vivre sans Benjamin. Elle passa toute la journée et toute la nuit à chercher, à rouler dans sa tête les moyens de ne plus être à charge à sa sœur, et de ne pas quitter son fils. Enfin, elle prit un parti qui pouvait avoir ses dangers, mais qui du moins accordait tout ; et décidée à le suivre, elle se leva dès le point du jour pour écrire ce billet au curé :

« MON CHER BIENFAITEUR,

- » J'ai bien du chagrin de ne pouvoir m'ac-
- » quitter de tout ce que je vous dois, par une
- » soumission égale à ma reconnaissance pour
- » vous. Le bon Dieu sait que s'il ne fallait que

- » donner ma vie pour que vous fussiez content,
- » je ne serais pas si malheureuse. Mais quelle
- » différence de mourir ou de quitter Benjamin !
- » je ne le peux pas, M. le curé ; j'ai essayé tout
- » ce que j'ai de forces : ne me laissez point ; je
- » ne le peux pas. Je ne veux plus être à charge
- » à ma pauvre sœur, ni à la bonne madame Félix,
- » ni à vous, qui avez tant fait pour moi. Quand
- » cette lettre vous arrivera, je serai déjà loin de
- » Salenches, et je n'y reviendrai plus. J'ai trou-
- » vé des moyens de vivre sans être au service
- » de personne, sans risquer d'abandonner jamais
- » la vertu, que vous m'avez tant fait aimer.
- » Soyez tranquille sur ce point, mon cher bien-
- » faiteur. Je m'en vais sans en instruire la bonne
- » madame Félix ; elle voudrait me retenir, je
- » n'aurais pas le courage de m'y refuser. Je lais-
- » se, dans le tiroir de ma petite table de noyer,
- » quarante-cinq livres que je lui dois pour le
- » quartier qui va finir. Je vous prie de les lui
- » donner, en lui disant bien que je la regretterai
- » et la bénirai toujours. Quant à vous, mon cher
- » bienfaiteur, c'est le bon Dieu qui vous bénira,
- » car vous êtes son image sur la terre, et, après
- » lui, c'est vous que j'honore, que je respecte
- » et que je chéris le plus.

» CLAUDINE. »

Après avoir cacheté cette lettre, elle la laissa sur la table, fit son paquet, mit dans un mouchoir une vingtaine d'écus qui lui restaient, et portant Benjamin dans ses bras, elle sortit de Salenches.

Elle prit le chemin de Genève, alla coucher à la Bonne-Ville, parce que le petit Benjamin ne lui permettait pas d'aller vite. Le second jour elle vint à Genève. Son premier soin fut d'y vendre tout ce qu'elle avait de linge, et d'acheter, avec ce qu'elle en put tirer, trois chemises d'homme, des souliers plats, des culottes, un gilet, une veste de drap brun, un mouchoir de soie et un bonnet rouge. Elle coupa ses beaux cheveux noirs, qu'elle vendit à un perruquier, se fit un havresac de peau de veau, dans lequel elle mit son bagage. Elle ôta de son doigt le beau diamant vert qu'elle n'avait jamais quitté, le passa dans un cordon qu'elle suspendit à son cou, et le cacha sous sa chemise. Ainsi vêtue en petit savoyard, un gros bâton à la main, le havresac sur les épaules, et Benjamin assis par-dessus le havresac, joignant ses petites mains sous le menton de Claudine, elle sortit de Genève, en demandant la route de Turin.

Elle mit douze jours à traverser les montagnes, sans qu'il lui arrivât aucun accident; au contraire, dans les auberges où elle dinait et couchait, l'âge, la figure du joli savoyard, cet enfant qu'il portait sur le dos, et qu'on appelait son frère, intéressaient tout le monde. Partout on traitait bien les petits voyageurs, et quand Claudine payait le matin, on lui demandait moitié moins qu'aux autres, quelquefois même on n'exigeait d'elle que de chanter la fameuse chanson des vieilleses de son pays. Claudine alors, sans se faire prier, d'une voix douce et sensible, commençait ainsi cet air si connu, dont elle avait un peu changé les paroles :

Pauvre Jeannette  
Qui chantait si bien,

Larirette;  
Triste et seulette  
Tu ne dis plus rien !  
Las ! je soupire  
Loin de mon ami :  
Ne sais rien dire  
A d'autres qu'à lui.

Jeune et fillette,  
Ne peux-tu changer ?

Larirette;  
Crois-moi, Jeannette,  
Choisis un berger.  
Le roi lui-même  
Aurait un refus :  
Du jour qu'on aime  
On ne choisit plus.

Le voyage de Claudine ne fut pas cher. Lorsqu'elle fut arrivée à Turin, il lui restait encore de l'argent : elle loua une petite chambre sous les toits, dans un cabaret; elle acheta le peu de meubles qu'il lui fallait, une sellette, des brosses, une bouteille d'huile; et, suivie de Benjamin qui ne la quittait jamais, elle alla, sous le nom de Claude, s'établir sur la place du Palais-Royal, pour décroter les passants.

Les premiers jours ne lui valurent pas grand'chose, parce qu'elle s'y prenait assez mal, et qu'elle mettait beaucoup de temps à gagner un sou; mais bientôt elle devint habile, et l'ouvrage alla beaucoup mieux. Claude, intelligent, alerte, dispos, faisait les commissions du quartier. Benjamin, pendant ses absences, s'asseyait sur la sellette, et la gardait. S'il y avait une lettre, un

paquet à porter, une caisse à monter dans une chambre, des bouteilles à descendre à la cave, on appelait Claude de préférence. Tous les domestiques, tous les portiers, toutes les cuisinières paresseuses, l'avaient pris pour leur homme de confiance; et le soir, Claude rapportait souvent chez lui plus d'un écu qu'il avait gagné. Ce gain suffisait de reste à son entretien, à celui de Benjamin, qui grandissait à vue d'œil, devenait tous les jours plus beau, et se faisait caresser de tout le monde.

Cette vie assez heureuse durait depuis plus de deux ans, lorsqu'un jour, Claudine et son fils, étant sur la place du Palais-Royal, et baissés à terre tous deux pour arranger leur sellette, virent un pied se poser dessus. Claudine aussitôt prend sa brosse, et, sans regarder le maître du soulier, elle commence promptement son ouvrage. Quand le plus difficile est fait, elle lève la tête.... sa brosse lui tombe des mains; elle demeure saisie: c'est M. Belton qu'elle a reconnu. Le petit Benjamin, qui n'avait point de distraction, et qui ne reconnaissait personne, relève aussitôt la brosse tombée, et d'une main faible encore, veut continuer à la place de Claudine qui restait toujours immobile, les yeux attachés sur le jeune Anglais. M. Belton étonné demande à Claudine ce qui l'arrête, et rit des efforts de l'enfant, dont la figure lui plaît. Claudine reprend alors ses esprits, s'excuse auprès de M. Belton, avec une voix si douce, avec des paroles si bien dites, que l'Anglais, plus surpris encore, fait des questions à Claudine sur son pays et sur son sort.

Claudine répond d'un air calme que son frère et lui sont deux orphelins occupés à gagner leur vie au métier qu'il leur voit faire, et qu'ils sont nés tous les deux dans la vallée de Chamouny. Ce nom frappa vivement M. Belton: il regarda fixément Claudine, et, croyant reconnaître des traits qu'il n'avait pas oubliés, il lui demanda son nom. Je m'appelle Claude, dit-elle. — Et vous êtes de Chamouny? — Oui, Monsieur, du village même du Prieuré. — N'avez-vous point d'autre frère? — Non, Monsieur, je n'ai que Benjamin. — Et de sœur, point? — Pardonnez-moi. — Comment s'appelle votre sœur? — Elle se nomme Claudine. — Claudine? — Oui, c'est son nom. — Où est-elle? Oh! je n'en sais rien. — Comment pouvez-vous ignorer cela? — Pour beaucoup de raisons, Monsieur, qui ne vous intéresseraient guère, et qui me feraient pleurer. Elle avait en effet les larmes aux yeux. M. Belton se tut en la considérant. Claudine l'avertit que son ouvrage était achevé. M. Belton, qui ne s'en allait point, tire de sa poche une guinée, et la lui donne d'un air attendri. Je ne puis vous rendre, lui dit Claudine. Gardez-tout, répliqua l'Anglais, et répondez-moi: seriez-vous fâchée de quitter le métier que vous faites, pour entrer dans une bonne condition? — Cela ne se peut pas, Monsieur. — Pourquoi donc? — Parce que rien dans le monde ne me ferait quitter mon frère. — Mais si on le prenait avec vous? — Cela deviendrait différent. — Eh bien! Claude, vous êtes à moi, je vous prends à mon service; et vous serez fort heureux dans ma maison, et votre frère y demeurera. — Mon-

sieur, lui répondit Claudine fort troublée, avez la bonté de me donner votre adresse : j'irai vous parler demain au matin. M. Belton déchira le dessus d'une lettre, lui fit promettre de ne pas manquer et continua son chemin en retournant plusieurs fois la tête.

Claudine avait grand besoin que cette conversation finit; ses larmes la suffoquaient; elle se hâta de gagner sa chambre, et s'y enferma pour réfléchir à ce qu'elle devait faire. Il lui paraissait dangereux d'entrer au service du jeune Anglais; son cœur l'y appelait pourtant, et le désir de rendre un père à Benjamin était un puissant motif. D'un autre côté, la manière dont M. Belton l'avait trompée, la promesse qu'elle avait faite au curé de Salanches et à elle-même de fuir toutes les occasions qui pouvaient menacer sa vertu, la faisaient beaucoup hésiter; mais l'intérêt de Benjamin fut le plus fort. Claudine, après avoir bien réfléchi, résolut d'aller chez M. Belton, de le servir avec zèle, et de lui faire chérir son fils, mais de lui cacher soigneusement qu'elle était cette Claudine qu'il avait semblé reconnaître. Elle se repentit alors d'en avoir peut-être trop dit, et se promit bien de ne plus ajouter un seul mot qui pût instruire tout à fait l'Anglais.

Ce parti pris, dès le lendemain au matin elle se rendit chez M. Belton : elle en fut fort bien reçue. L'Anglais convint de lui donner de très-bons gages, la fit loger, elle et Benjamin, et donna des ordres pour qu'ils fussent habillés sur-le-champ. Après ces préliminaires, M. Belton voulut reprendre la conversation de la veille, et

questionna son nouveau domestique sur cette sœur dont il avait parlé. Mais Claudine l'interrompit : Monsieur, dit-elle, mon sœur n'existe plus : elle doit être morte de misère, de chagrin et de repentir : toute notre famille a pleuré son malheur; et ceux qui ne sont pas nos parents n'ont peut-être pas le droit de nous rappeler un souvenir si triste. M. Belton, plus surpris que jamais du ton, de l'esprit de Claude, cessa dès le moment ses questions; mais il conçut beaucoup d'estime et prit une véritable amitié pour ce singulier jeune homme.

Claude devint dans un peu de temps le favori de son maître. Le petit Benjamin, vers lequel M. Belton se sentait attiré par un charme involontaire, était sans cesse dans sa chambre, et l'Anglais le comblait de présents. L'aimable enfant, qui semblait deviner qu'il devait le jour à M. Belton, l'aimait presque autant qu'il aimait Claudine, et le lui disait avec une grâce, avec des caresses si naïves que l'Anglais ne pouvait plus se passer de Benjamin. Claudine en pleurait de joie; mais elle cachait ses larmes et redoublait de soins pour n'être pas reconnue. La dissipation de M. Belton, ses liaisons, ses amours avec plusieurs femmes de Turin, affligeaient le cœur de Claudine et lui faisaient craindre que le moment de se découvrir n'arrivât jamais.

En effet, M. Belton que la mort de ses parents laissait maître, à dix-neuf ans, d'une très-grande fortune, l'avait employée jusqu'alors à parcourir l'Italie; s'arrêtant partout où il s'amusait, c'est-à-dire, où il trouvait des femmes qui lui plai-

saient, le trompaient et le ruinaient. Une dame de la cour de Turin, assez âgée, mais encore belle, était alors sa maîtresse. Cette femme, vive, emportée, était fort jalouse de M. Belton. Elle exigeait que tous les soirs il vint souper avec elle, et qu'il lui écrivit tous les matins. L'Anglais n'osait y manquer; encore y avait-il souvent des querelles, des brouilleries; pour la moindre chose, la dame voulait se tuer, prenait un couteau, pleurait, s'arrachait les cheveux et jouait des comédies qui commençaient à ennuyer M. Belton. Claude voyait tout cela; car les soirs il accompagnait son maître, il le servait à table, et les matins c'était lui qui portait ses lettres à la dame. Son pauvre cœur en souffrait assez; mais il souffrait sans rien dire: il obéissait à M. Belton, qui lui marquait tous les jours plus de confiance, et se plaignait souvent à lui de la triste et fatigante vie qu'il menait. Claude risquait alors quelques petits conseils moitié gais, moitié sérieux, que son maître écoutait en les approuvant, en promettant d'en profiter le lendemain; le lendemain arrivait, M. Belton retournait chez sa dame, plus par habitude que par amour; et Claude, qui pleurait en secret, faisait semblant de sourire en accompagnant son maître.

Quelques mois se passèrent ainsi: enfin il vint une querelle si forte entre l'Anglais et la marquise, que celui-ci, résolu de ne plus retourner chez elle, se lia, pour s'en empêcher, avec une autre dame de la ville, qui ne valait guère mieux que celle qu'il abandonnait. Claudine ne trouva dans ce changement qu'un nouveau sujet d'aff-

fliction. Tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'elle avait fait était à recommencer. Elle s'y résigna sans se plaindre; et toujours aussi soumise, aussi douce, aussi attachée à son maître, elle écouta ses nouvelles confidences, et le servit avec la même fidélité.

Mais la marquise n'était pas d'humeur à céder ainsi le cœur de son Anglais. Elle le fit épier, découvrit bientôt sa rivale, et résolut de tout employer pour ramener ou pour punir M. Belton. Elle épuisa d'abord toutes les ressources de la finesse, de l'intrigue, pour le faire revenir chez elle. Ses efforts furent inutiles. L'Anglais ne répondit point à ses lettres, refusa ses rendez-vous, se moqua de ses menaces. La marquise, désespérée, ne s'occupa que de se venger.

Un jour que, selon sa coutume, M. Belton, suivi de Claudine, sortait à deux heures du matin de chez sa nouvelle maîtresse, et que, déjà mécontent d'elle, il disait à son fidèle Claude qu'il avait grande envie de retourner à Londres, tout-à-coup quatre scélérats, cachés au détour d'une rue, tombent avec des poignards sur M. Belton, qui n'eut que le temps de se jeter contre le mur en mettant l'épée à la main. Claudine, à la vue des assassins, s'était précipitée devant son maître, et avait reçu dans la poitrine le coup de poignard qui devait frapper M. Belton: elle était tombée aussitôt. L'Anglais, poussant des cris de fureur, court sur celui qui l'a blessé, le jette sur le carreau, et attaque les trois autres avec tant de vivacité, qu'ils prennent la fuite. M. Belton ne les poursuit point; il revient à son domestique,

le relève , l'embrasse , l'appelle en pleurant ; mais Claudine ne répond point ; Claudine est évanouie . M. Belton la prend dans ses bras , la porte à son hôtel qui n'était pas loin , va la déposer sur son propre lit ; et tandis que tous ses gens courent , par son ordre , chercher un chirurgien , M. Belton impatient de voir si la blessure est considérable , déboutonne la veste de Claudine , écarte la chemise pleine de sang , regarde , et demeure stupéfait en voyant le sein d'une femme .

Dans ce même instant le chirurgien arrive . Il visite la plaie : elle n'est pas mortelle ; le poignard avait glissé sur l'os . Mais Claudine ne revient point ; on la panse , on lui fait respirer des eaux fortes . M. Belton , qui lui soutenait la tête , aperçoit un cordon qui lui pend au cou , il tire ce cordon , voit une bague . . . . C'est la sienne , c'est la même qu'il avait laissée sur le Montanverd à cette jolie bergère qu'il abandonna si cruellement . Tout est reconnu , tout est éclairci ; mais M. Belton se contient ; il fait venir une garde qui déshabille Claudine , qui la porte dans son lit ; et la pauvre fille , en reprenant enfin connaissance , promène des yeux étonnés sur la garde , sur le chirurgien , sur son maître et sur Benjamin , qui , réveillé par tout ce bruit , s'était levé demi-nu pour courir auprès de son frère qu'il embrassait en poussant des cris .

Le premier mouvement de Claudine fut de consoler Benjamin . Ensuite , se rappelant ce qui lui était arrivé , se voyant dans un lit , et réfléchissant avec inquiétude qu'on l'avait déshabillée , elle porta vivement sa main au cordon qui tenait

sa bague . M. Belton , qui l'examinait , lut dans ses regards le plaisir qu'elle sentit en le retrouvant . Il fit aussitôt sortir tout le monde , et se mettant à genoux auprès du lit , en prenant la main de Claudine :

Calmez-vous , lui dit-il , calmez-vous : je sais tout , ma chère amie ! et c'est pour notre bonheur à tous deux ; vous êtes Claudine , et je fus un monstre . Je n'ai qu'un moyen de cesser de l'être : vous seule pouvez me le procurer . Je vous dois déjà la vie , je veux vous devoir encore l'honneur ; oui , l'honneur ; car c'est moi qui l'ai perdu , et non pas vous . Votre blessure n'est pas dangereuse , vous serez dans peu rétablie . Aussitôt que vous pourrez sortir , vous viendrez à l'autel me donner le nom d'époux , me pardonner un crime affreux , que je suis loin de me pardonner moi-même . Ce mariage que je demande , que je sollicite à genoux , doit m'honorer , doit m'ennoblir aux yeux de ceux qui connaissent la vertu . Je l'oubliai longtemps , Claudine , cette vertu si aimable ; mais elle ne m'en devient que plus chère , quand c'est vous qui lui rendez mon cœur .

Jugez de l'étonnement , de la joie , des transports de Claudine . Elle voulait parler , ses pleurs l'en empêchaient . Elle aperçut alors le petit Benjamin qu'on avait fait sortir avec les autres , et qui , inquiet de son frère , entr'ouvrait tout doucement la porte , et avançait son joli visage pour voir ce qui se passait dans la chambre . Claudine le montre à M. Belton , en lui disant : Voilà votre fils , il vous répondra mieux que moi . L'Anglais

se précipite vers Benjamin, le prend dans ses bras, le couvre de baisers; et le portant à sa mère, il passa le reste de la nuit entre sa femme et son enfant, dans un contentement de cœur qu'il n'avait encore point connu.

Au bout de quinze jours, Claudine fut rétablie. Elle avait instruit M. Belton de tout ce qui lui était arrivé. Ce récit ne l'avait rendue que plus chère au jeune Anglais, qui en était bien plus amoureux que la première fois qu'il l'avait vue. Dès qu'elle put soutenir le voyage, Claudine, habillée en femme, mais vêtue fort modestement, monta dans la voiture de l'Anglais avec le petit Benjamin, et tous trois, selon leur nouveau projet, allèrent droit à Salenches, descendre chez M. le curé. Ce bon pasteur ne reconnut point Claudine. L'Anglais s'amusa quelque temps de son embarras. Enfin Claudine, en l'embrassant, lui rappela tous ses bienfaits, et l'instruisit du motif de leur voyage. Le bon curé bénit le ciel, il courut chercher la vieille madame Félix qui vivait encore, et qui pensa mourir de joie en revoyant Claudine et Benjamin. Dès le lendemain ils partirent tous pour se rendre à Chamouny, où M. Belton, qui était catholique, voulut que le mariage se fit publiquement dans la paroisse du Prieuré.

Dès le soir de leur arrivée, le jeune Anglais envoya M. le curé de Salenches chez le redoutable M. Simon, pour lui demander la main de sa fille. Le vieillard le reçut avec gravité, l'écoula sans témoigner beaucoup de joie, et ne répondit que deux mots en donnant son consente-

ment. Claudine vint se jeter à ses pieds : le vieillard l'y laissa quelques instants, la releva sans sourire, l'embrassa sans la serrer, et salua froidement M. Belton. La bonne Nanette, qu'on avait appelée au moment de l'arrivée de Claudine, pleurait et riait toujours. Quand on se mit en chemin pour l'église, elle portait sur un bras Benjamin, de l'autre elle tenait sa sœur, les deux curés marchaient devant, la vieille madame Félix derrière avec M. Simon qu'elle grondait, et tous les enfants du village suivaient en chantant des chansons.

On se rendit ainsi à la paroisse, où M. le curé de Chamouny laissa dire la messe au curé de Salenches. La noce fut belle : tout le village dansa pendant huit jours. M. Belton avait fait dresser des tables dans la prairie au bord de l'Arve, où venait s'asseoir qui voulait. Il acheta de bonnes terres pour le vieux M. Simon; mais celui-ci refusa de les accepter, et se fâcha même contre M. le curé qui lui reprochait ce refus. Nanette ne fut pas si dure; elle prit ces terres et une jolie maison que M. Belton lui donna. Elle est à présent la plus riche et la plus heureuse de notre village. M. et madame Belton s'en retournèrent au bout d'un mois, emportant avec eux les bénédictions de tout le monde; ils sont à Londres, où M. Benjamin a déjà cinq ou six frères ou sœurs. Voilà leur histoire, que je n'ai pu rendre plus courte, parce que j'ai tâché de vous la raconter comme la raconte M. le curé, à qui souvent je l'ai entendu dire. Vous m'excuserez si elle ne vous a pas intéressé.

Je remerciai beaucoup François Paccard, en l'assurant que son récit m'avait fort touché. Je descendis ensuite le Montanverd, tout occupé de Claudine; et, de retour à Genève, j'écrivis cette histoire telle que Paccard me l'avait dite, sans chercher même à corriger les fautes de goût et de style que les connaisseurs doivent y trouver.

**FIN.**

